

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. CENTRAL 80-62

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE

M. Aristide Briand parle de « l'autre guerre »

Le Président du Conseil prêche l'union totale

La première séance a eu lieu ce matin au quai d'Orsay. Les délégués sont arrivés par groupes, presque uniformes, coiffés du traditionnel haut de forme. Introduits presque aussitôt dans le grand Salon de la Horloge du ministère des Affaires étrangères, les délégués ont été présentés à M. Aristide Briand, président du Conseil, et ils ont pris place autour de la table à laquelle s'étaient précédemment assis les délégués de la Conférence militaire et diplomatique. M. Briand a prononcé l'allocution suivante :

Le discours de M. Briand

Messieurs,

Je suis heureux d'apporter ici aux délégués des puissances alliées, les souhaits de bienvenue du gouvernement de la République.

En répondant d'une façon aussi empreinte à l'union de la France, en acceptant de participer à cette conférence et d'y étudier des questions dont la solution heureuse contribuera à assurer, dans le présent, la victoire commune, et à en développer dans l'avenir, les bienfaits durables, les gouvernements alliés ont tenu donner un exemple nouveau de leur communauté de vues et de la confiance qu'ils ont dans la permanence de leur union.

Le souci qu'ils ont eu de confier cet important mandat à des hommes d'une qualité éprouvée indique de la façon la plus éloquente tout le prix qu'ils attachent à étudier en commun la base économique que soulève impérieusement devant les alliés le développement de la guerre.

UNE ŒUVRE CAPITALE

Il ne suffit pas de vaincre, il faut à l'union militaire qui aura assuré le succès de nos armes, à l'union diplomatique qui aura fondé pour l'avenir la génération réciproque et la mise en commun de nos intérêts politiques, le complément de l'union économique, celle qui garantira dans une harmonie féconde le développement intensif de nos ressources matérielles, l'échange des produits des pays alliés et leur répartition sur les marchés du monde.

Vous allez donc, messieurs les délégués, compléter l'œuvre de coordination entreprise par les gouvernements alliés et je ne doute pas que les propositions que vous soumettez en commun à vos gouvernements ne constituent la base des accords qui viendront couronner votre œuvre. Et c'est là une œuvre capitale.

Le monde nouveau qui sortira de la victoire réclamera, dans tous les domaines, des conceptions nouvelles, des méthodes adaptées aux circonstances, des idées et des grands changements à préparer.

La guerre qui nous a été imposée ne consacra pas seulement la restauration du droit et le triomphe des idées de liberté et de justice ; elle démontrera aux peuples alliés que leurs tâches pacifiques ne peuvent être reprises et conduites avec succès que s'ils s'inspirent des idées de solidarité et de défense commune qui, seules, peuvent les garantir contre le retour des erreurs passées dont nos ennemis ont si largement profité pour établir leur entreprise commerciale.

LES « ERREMENTS ANCIENS... »

La guerre a éclairé nos consciences sur le péril ; elle a surabondamment démontré vers quel esclavage économique on prétendait nous entraîner. Il faut le reconnaître, le mal était déjà grand ; nos adversaires étaient très en mesure de réussir. La guerre est venue. Ce ne sera pas en vain que nous aurons été jusqu'au bout des épreuves sacrificielles qu'elle réclame. Si elle sait assurer la libération économique du monde et restaurer les saines pratiques commerciales. Tous, nous sommes résolus à secourir le monde qu'on prétendait faire peser sur nous, et à reprendre notre indépendance commerciale pour l'associer librement à celle de nos alliés.

Vous vous attacherez moins au convenu des doctrines théoriques et des habitudes anciennes qu'aux réalités nouvelles qui s'imposent.

En face du danger commun, dont nous sentions déjà la redoutable approche, il n'y a pas d'intérêts opposés, mais une volonté unique et tenace d'y parer pour le bien de tous. Et c'est la forte lumière des faits qui éclairera notre route.

S'il est possible que les errements anciens ont fait passer à nos ennemis d'exercice irréparable tyrannie sur les forces productives du monde, vous les abandonnez résolument pour vous engager dans les voies nouvelles.

L'APRÈS-GUERRE

Vous trouverez tout d'abord dans l'étude des mesures qu'impose le temps de guerre une occasion de démontrer comment, en collaboration avec nos vaillantes armées, nous avons su et nous saurons mieux chaque jour par l'unification et la coordination de nos actions diverses atteindre la production et le commerce, dans les forces vives, le privier des ressources indispensables, et diminuer ainsi dans toute la mesure du possible la puissance d'action et les forces de résistance de nos adversaires dans la lutte militaire.

Mais, en même temps, vous veurez se tourner vers les graves devoirs qui s'imposent aux gouvernements alliés lorsque l'heure sera venue de procéder à la restauration commerciale, industrielle et maritime de nos différents pays. Plusieurs d'entre eux auront subi pour un temps une occupation ennemie qui n'aura respecté ni les ressources naturelles, ni les stocks accumulés, ni l'outilage des usines. Cette grande œuvre de reconstruction qui s'impose à la solidarité des Alliés réclamera sans doute des mesures exceptionnelles, mesures de récupération sur l'ennemi vaincu, mesures de défense et de protection pendant toute la période où s'effectuera la réparation des dommages causés, mesures aussi de collaboration entre les alliés par l'utilisation

réciproque de leurs ressources naturelles. Enfin s'ouvrira la perspective de l'avenir que nous pouvons à juste titre envisager avec confiance, cet avenir pour lequel nous devons préparer le régime permanent de nos rapports économiques.

Ainsi, après l'organisation d'une défense nécessaire contre le danger commun, c'est l'aménagement intérieur de notre alliance économique dont il nous appartient de prévoir les conditions et la réalisation pratique.

POUR PRÉPARER LES « LENDMANS RÉPARATEURS »

Assurément, messieurs les délégués, c'est là une tâche complexe et nul ne peut se dissimuler que tant de vastes problèmes réclament un effort et une bonne volonté solennels. Mais comment pourrions-nous douter du succès de vos travaux quand nous voyons avec quel soin et quelle mutuelle confiance ils ont été préparés ? La réunion de compétences aussi éprouvées dans tous les domaines n'est-elle pas aussi la plus solide garantie que demain les gouvernements alliés serviront à même de prendre en pleine connaissance de cause les décisions nécessaires.

Il faut qu'à travers les délibérations qui s'ouvrent, passent déjà le souffle ardent de la guerre et la ferme volonté de vaincre. La valeur et les souffrances de nos héros, nos soldats, les deuils que la mort même en si grand nombre, les espoirs certains qu'engendrent tant de sublimes sacrifices président à vos travaux et les animent. Vous sentirez que c'est pour racheter tant de cruelles épreuves et pour assurer une vie plus digne et plus libre aux généraux nouveaux que vous êtes ici rassemblés. Vous n'oublierez pas un instant que, pour ceux qui ont été privés du glorieux privilège de porter les armes et de faire la sacrifice de leur vie, c'est le grand et noble devoir, envers tous les héros qui sont tombés comme envers ceux qui ramèneront nos drapeaux victorieux, de préparer les lendemans réparateurs.

Le déjeuner

Les délégués se sont séparés à onze heures et demi, s'en allant par groupes, comme ils étaient venus. Un déjeuner offert par M. le ministre des Affaires étrangères, les a de nouveau trouvés réunis à midi et demi. A ce déjeuner assistaient, en outre des délégués, M. Clémentel, qui présidera les autres réunions de la Conférence ; M. Marcel Sembat, M. Albert Métin, M. Ribot, M. Thiery et les ambassadeurs et ministres des pays représentés à la Conférence.

Bourse de Paris

MERCREDI 14 JUIN 1916

Séance peu animée au cours de laquelle on se borne à consolider l'avance acquise dans certains compartiments, notamment dans le groupe des valeurs russes. Les mines d'or enregistrent quelques demandes.
Fonds d'Etat : Français 3 0/0, 63 ; 5 0/0, 88,50. Extérieurs, 97,50.
Actions diverses : Banque de France, 4,900. — Banque du Mexique, 315. — Nord de l'Espagne, 418. — Saragosse, 446. — Suez, 4,470. — Caoutchoucs, 100. — Malacca, 122,50. — Briard, ord. 360. — Toulou, 1,019. — Butte, 600. — Hartmann, 377.
Valeurs minières : Sels Gemmes, 235. — Bakou, 1,235. — Liassoff, 275. — Rio, 775. — Boleto, 260. — Cape Copper, 119. — Tanganyika, 78. — Chino, 330. — Utah, 499. — Butte, 397. — Rand Mines, 301,50.

LA LUTTE POUR LA PRÉSIDENTIE

Un discours de M. Wilson

LES « ERREMENTS ANCIENS... »

« Ce n'est pas accidentellement que la guerre s'est abattue sur l'Europe »

New-York, 14 juin. — Le président Wilson a prononcé, à l'École militaire de West-Point, un discours qui est considéré comme le plus important de sa carrière. Il a déclaré que la guerre s'est abattue sur l'Europe ; tous les éléments étaient là et la guerre aurait éclaté tôt ou tard. Le rôle que les Etats-Unis doivent jouer est un rôle désintéressé. Les Etats-Unis n'ont rien à gagner dans la guerre ; mais cependant ils ont beaucoup à faire. Ils doivent veiller à ce que leur existence ne soit pas troublée par ceux qui veulent s'emparer de quelque chose.

M. Wilson a insisté sur la nécessité de la préparation militaire, disant que l'humanité apprendra que, lorsque l'Amérique fait une déclaration, elle entend y être fidèle. Le président s'est étonné de constater que quelques citoyens naturalisés américains continuent à préférer leur pays d'origine à leur pays d'adoption. (Havas.)

AU PARLEMENT

Une interpellation sur la Censure

M. Pierre Brizon, député de l'Allier, dont les derniers articles ont été interdits, vient de déposer une demande d'interpellation sur la censure à l'égard des journaux républicains.

Bien que cette interpellation s'adressât au ministre de la guerre, c'est sans aucun doute M. Aristide Briand qui répondra.

La Commission sénatoriale qui examine le projet relatif aux modifications apportées aux lois de l'état de guerre à l'égard de la censure a décidé de demander la restitution.

Les « Pan »

On en connaissait deux (le dieu-bouc mis à part) : le panslavisme et le pan-germanisme.

L'un et l'autre ont joué dans la préparation de la guerre, un rôle que l'histoire fixera peut-être un jour avec exactitude. D'ores et déjà, la conscience universelle a réuni contre eux les éléments d'un réquisitoire sévère.

Il y a bien eu aussi un autre petit « pan ». Le panserbisme, parent pauvre et débilité du panslavisme. Mais il n'a pas jusqu'à présent suffisamment réussi pour qu'on s'occupe sérieusement de lui. Peut-être même a-t-il intérêt à ce que l'observateur impartial n'arrête pas trop fixement son regard sur lui.

Mais voici qu'un troisième « pan » surgit à l'horizon.

Celui-ci, qui se développe et s'affirme un peu plus chaque jour, mérite bien de retenir l'attention. C'est le panbritannisme. Notre confrère Saint-Brice signale une manifestation prochaine de ce nouveau « pan ». Sous son égide, M. Lloyd George songerait à réunir une grande conférence qui s'occuperait de résoudre le problème de l'organisation de l'Empire britannique.

Le premier acte du panbritannisme mériterait, si l'on en croit les bruits précurseurs, l'approbation de ceux qui se soucient du sort des peuples en tutelle.

Ce premier acte consisterait, en effet, à appliquer le « Home Rule », cette réforme que l'Irlande réclame depuis un demi-siècle environ et qui ne sera en définitive qu'une mesure de stricte équité et d'habile politique.

Ainsi, le panbritannisme et son « leader » M. Lloyd George, donneraient raison au Bonnet Rouge qui préconise, au moment de la révolte irlandaise, la mise en pratique du « Home Rule » comme le meilleur moyen de faire rentrer dans le loyalisme la grande île gaélique.

Mais pour débiter sous de favorables auspices, le panbritannisme ne nous en impose pas moins quelques inquiétudes sur ses conséquences éventuelles. Quand une grande nation, ayant des intérêts divers et opposés sur tous les

points du monde, s'occupe d'organiser la gestion et la défense de ces intérêts dans un esprit de cohésion rigoureuse ; quand elle entend fondre en un ensemble solidement amalgamé les parcelles de sa puissance éparse sur la vaste terre, cela ne va point généralement sans des heurts sérieux avec d'autres nations et sans un dangereux développement de cette mentalité détestable qui porte le nom caractéristique de « d'impérialisme ».

Aussi bien, le mot est-il hardiment écrit dans l'article du Journal, où M. Saint-Brice fait remarquer, avec son habituelle pénétration et son goût des formules claires, que le ralliement à la conception impérialiste de l'homme qui en fut l'adversaire le plus acharné, montre quel chemin a été parcouru depuis le commencement de la guerre.

Il est bien entendu que nos Alliés du Royaume-Uni sont libres de donner l'essor qui leur plaît à leurs sentiments impérialistes. C'est affaire à eux de savoir si l'orgueil de race et l'instinct de domination qui firent du pan-germanisme et du panslavisme deux facteurs de complications et de brandons des discordes dont l'humanité fut la première à souffrir les terribles effets, trouveront dans le caractère anglo-saxon, froid, judicieux et pondéré, un heureux tempérament.

Mais par grâce ! ne prenons pas exemple sur eux pour ajouter aux trois « pan », un quatrième : le « pangallisme ».

Jadis Napoléon III avait songé à l'invoquer quand il ambitionnait d'étendre vers le Nord la frontière française.

Aujourd'hui, d'autres exaltés rappellent que le drapeau français flotta autrefois sur de vastes étendues qu'ils rêvent d'annexer écorché.

Ce serait, si on écoutait ces voix, la naissance du « pangallisme » ni moins odieux, ni moins périlleux que ses aînés.

Le peuple de France, qui se bat quand on l'y force mais qui veut la paix, dira qu'il ne mange pas de ce « pan » là !

Miguel ALMEREYDA

SUR TOUS LES FRONTS

Violentes canonnades devant Verdun

Les Italiens reprennent l'offensive

Communiqué officiel

14 Juin — 15 heures

860^e JOUR DE LA GUERRE

Entre l'Oise et l'Aisne, une forte patrouille ennemie a été repoussée à coups de fusil, au Sud-Est de Moulin-sous-Touvent.

A l'Est de Soissons, nous avons enlevé un petit poste allemand dans la région de Venizel.

Lutte intermittente d'artillerie dans le secteur de la rive gauche de la Meuse.

Sur la rive droite, l'ennemi a violemment bombardé au cours de la nuit nos positions au Nord de l'ouvrage de Thiaumont, dans le bois Vaux-Chatprie, et au Sud du Fort de Vaux. Aucune action d'infanterie ne s'est produite.

Dans les Vosges, un coup de main de nos soldats sur une troupe, au Sud de Senngern (Nord de Thann) nous a permis de ramener des prisonniers.

Sur le front Britannique

On signale du front britannique un glorieux fait d'armes des troupes canadiennes.

Sur un front d'attaque d'environ 1.800 mètres, dans la région située de la partie sud du bois des Saintes à environ mille mètres de la cote 60, elles se sont lancées à l'assaut des positions de Zillebeke, qui avaient été enlevées récemment par les Allemands, infligeant à leurs ennemis de lourdes pertes et ramenant des prisonniers. Les troupes canadiennes, quoique soumises à un bombardement intense, ont réussi à maintenir les progrès réalisés.

Nos alliés ont effectué au cours de cette dernière journée plusieurs raids, avec des

résultats heureux au nord-est d'Ypres et au sud du Bois-Grenier.

Activité moyenne de l'artillerie sur le reste du front.

Sur le front Italien

Les Italiens prennent lentement l'offensive sur tout leur front, malgré la tenace résistance des troupes autrichiennes. Ils ont pris d'assaut, après une intense préparation d'artillerie, la ligne fortifiée qui remonte des hauteurs de Parmesan au long du Rio Domini ; les contre-attaques autrichiennes déclarées aussitôt ont été repoussées.

Bombardement récurrent de la zone du front Posina-Asicco. L'infanterie autrichienne, entrée un instant dans Nolinis, en a été repoussée.

Situation sans changement sur le plateau d'Asiago. Des détachements autrichiens ont essayé de s'avancer vers le torrent Maso ; ils ont été repoussés, avec nombreuses pertes à leur profit, infligés des pertes assez lourdes et leur le reste du front, action habituelle de l'artillerie.

La guerre sur mer

Londres, 14 juin. — On sait qu'il y a une assez sensible divergence de vues entre l'Angleterre et les Etats-Unis, à propos de la saisie par des vaisseaux alliés, et de leur examen des courriers de et pour les Etats-Unis. On se souvient de la note adressée par le cabinet de Washington au gouvernement anglais à ce sujet. La réponse anglaise — rédigée en français — est partie il y a quelques jours.

Nous croyons savoir quelle revendique l'Allemagne, et qu'elle veut que le long du front des Etats-Unis afin de s'assurer qu'ils ne contiennent : 1^o Ni documents d'espionnage ; 2^o Ni brochures de propagande germanophile, et qu'elle fait remarquer, avec nombreuses preuves à l'appui, que les pays neutres offrent à ce double égard une garantie insuffisante. Elle déclare en outre qu'aucun citoyen américain ne s'occupant que de ses affaires personnelles, n'a été lésé par les mesures anglaises et que les plaintes émanant de vraies maisons de commerce américaines ont été infiniment peu nombreuses.

Les Russes continuent à progresser

La victoire russe se développe, et si les états impatients trouvent que nos alliés n'avancent pas assez vite à leur gré, cela ne diminue en rien la valeur du résultat stratégique acquis par les troupes du général Brusiloff.

Ces troupes se battaient, hier, aux portes de Czernovitz qu'elles entourèrent de trois côtés, et, malgré une résistance acharnée des Autrichiens, il est probable que la chute de la ville n'est plus qu'une question d'heures, si elle n'est pas déjà un fait accompli.

Sur le front de la Stryva, nos alliés ont occupé le Zarnanitz, malgré une défense acharnée des austro-allemands.

Dans le secteur du Dniester, ils se sont emparés du bourg de Zaleschiki et du village de Gorodanka.

On signale toujours que les Autrichiens abandonnent une grande quantité de matériel et de vivres.

La diversion du maréchal von Hinden-

burg sur le front russo-allemand ne semble pas devoir donner de bien sérieux résultats, soit que le maréchal ne dispose pas de troupes assez nombreuses, soit qu'il ne veuille pas s'engager à fond, soit encore qu'il se heurte à des défenses solides, et défendues par des formations particulièrement denses, il ne peut nullement obtenir un résultat sérieux et susceptible de dégrader les armées du brillant Second.

CZERNOVITZ

Quatre fois prise et reprise, Czernovitz, capitale de la Bukovine, se retrouve aujourd'hui sous le feu des canons russes.

Czernovitz est située à 90 kilomètres de la frontière roumaine et possède sur le sommet d'un plateau d'une faible altitude. Une population mêlée l'habite : 12 p. 100 d'Allemands, 56 p. 100 de Ruthènes et 29 p. 100 de Roumains.

Est-ce bien une ville ? Le voyageur qui

y entre a plutôt l'impression de traverser une série de faubourgs alignés sur la rive droite du Pruth.

Il y avait à Czernovitz un grand marché, centre où se rencontraient les paysans des environs venus écouler leurs provisions. Aujourd'hui, toute la plaine qui entoure la ville est ravagée, et seules d'épaisses forêts garnissent encore les coteaux un peu éloignés sur lesquels sont établis les soldats du général Brusiloff.

L'occupation de Czernovitz donne aux troupes russes une main-mise complète sur la ligne stratégique Lemberg-Bucarest.

On voit donc toute l'importance de la prise de Czernovitz.

DERNIÈRES NOUVELLES de France et de l'Étranger

Czernovitz évacuée

Londres, 14 juin. — On confirme que les autorités militaires et municipales de Czernovitz ont quitté la ville.

Les dernières dépêches officielles autrichiennes ne prononcent d'ailleurs plus le nom de Czernovitz et se contentent de parler du nord-est de la Bukovine.

C'est assez dire qu'ils considèrent le sort de la ville comme des plus précaires.

A 1 heure du matin on annonce que le général Letchitzky par une pointe extrêmement hardie, enveloppe les positions autrichiennes au sud de Czernovitz.

Plus de 5.000 nouveaux prisonniers, sont tombés aux mains de nos alliés.

LES AUTRICHIENS COUPÉS

Petrograd, 14 juin. — Les Russes ont coupé les communications et les chemins de fer autrichiens reliant Czernovitz avec le Nord. — (Havas.)

Une nouvelle politique grecque

Londres, mardi. — D'après les dernières dépêches d'Athènes, il se confirme que le cabinet de M. Skoufoudis se rend enfin compte de la nécessité de se concilier les Alliés.

En attendant, la presse vénizéliste rejette sur le gouvernement toute la responsabilité du blocus économique de la Grèce.

La « Nea Hellas » demande péremptoirement la démission du cabinet.

En Italie

LE NOUVEAU MINISTÈRE

Rome, 14 juin. — On peut considérer le ministère comme constitué avec MM. Boselli, Luzzatti, Sonnino.

On dit aussi que les grollittiens recevront peut-être un ou deux portefeuilles.

UN TEMPS D'ARRÊT

Rome, 14 juin. — La crise italienne n'est pas encore résolue. Les pourparlers subsistent un temps d'arrêt en raison des difficultés survenues au cours des négociations engagées par M. Boselli. — (Radio.)

UN MINISTÈRE NATIONAL

Milan, 14 juin. — Une grande foule s'est rassemblée ce soir sur la place du Dôme, saluant de ses acclamations la formation d'un ministère national et criant : « Vive Boselli ! Vive Bisolati ! »

Elle est ensuite rendue en cortège devant le consulat de Russie où elle a manifesté d'une manière imposante sa sympathie pour la Russie.

Aux Etats-Unis

WILSON ? HUGHES ?

C'EST LA MEME GÊSE POUR NOUS

Londres, 14 juin. — On mande de New-York au Daily Telegraph.

Après avoir examiné attentivement les différentes opinions qui se sont fait jour dans la presse et dans le public au sujet des personnalités qui met en avant le prochain élection présidentielle, on est convaincu que l'unique différence existant entre le président Wilson et le juge Hughes est que le premier appartient au parti démocrate et le deuxième au parti républicain. On se demande généralement si la présence de l'un ou de l'autre à la Maison-Blanche apportera une grande différence dans la direction de la politique extérieure des Etats-Unis et si vraiment les affaires extérieures prendront le pas sur les affaires intérieures.

LES « PROGERMAINS » ET M. WILSON

Londres, 14 juin. — Le New-York World, qui est le principal organe du parti démocrate, publie un leader article intitulé : « Le Kaiser peut-il battre le Président ? »

« Les partisans de l'empereur allemand aux Etats-Unis ont ce jour-ci se sont mis à l'œuvre pour détruire politiquement M. Wilson auquel ils font un crime d'être un président allemand. Ils ont adopté M. Hughes comme leur candidat et ils ont fait de sa cause leur propre cause. Ils ont déclaré que M. Wilson doit être battu parce que sa politique étrangère et son administration ne sont pas de nature à satisfaire l'empereur d'Allemagne. »

Au secours des « héros embusqués » de l'île des Éléphants

Londres, 14 juin. — Le gouvernement organisait actuellement une expédition pour rechercher sir Ernest Shackleton, mais celui-ci étant arrivé aux îles Malouines, l'Armada a chargé l'explorateur de secourir les 22 hommes laissés par lui à l'île de l'Éléphant.

Sir E. Shackleton utilisera le navire mis gracieusement à sa disposition par l'Uruguay.

En ce qui concerne les hommes laissés sur le littoral de la mer de Ross, en hivernage au cap Evans, lorsque l'Aurora fut emportée à la dérive, les gouvernements australien et de la Nouvelle-Zélande enverront, à la fin de cette année, une expédition de secours à bord de l'Aurora.

AUX HALLES

Il a été introduit ce matin aux Halles 37.000 kilos de volaille et 35.000 kilos de marée. Tous les acheteurs qui ont fréquenté le marché à l'heure de la vente au détail ont pu facilement s'approvisionner. Il sera mis en réserve, environ 1.200 kilos de volaille et 2.400 kilos de poisson.

Le Bonnet Rouge

parle net, souvent avec hardiesse, parfois crûment, mais ne bluffe jamais.

LES VISITEURS DE LA MORT

La police attend tout de son agent « Hasard »

...Mais une plainte sera peut-être déposée

« La police informe... » comme on dit dans les communiqués judiciaires. Elle informe, mais jusqu'à présent, elle manque d'informations, et si ardue que soit sa tâche, il ne faudrait tout de même pas qu'elle laisse supposer qu'elle est au-dessous de sa mission. Peut-être cette affaire apparaît-elle à la police comme un fait du jour peu passionnant ? Dans ce cas, c'est qu'elle n'a pas été le poids de l'opinion. La profanation de la sépulture de Lantelme a causé une émotion considérable non seulement dans les milieux parisiens mais encore dans le Sud-Ouest, incombable, qui, en ces jours de mort et de deuil fréquente assidûment les nécropoles parisiennes.

A la préfecture de police, l'affaire n'est pas classée mais c'est comme si elle l'était. D'après les constatations faites par des inspecteurs qui s'occupent habituellement des vols dans les cimetières, un rapport a été envoyé au parquet et on ne compte plus que sur le hasard, sur la négligence des malheureux eux-mêmes, ou sur la déconscience d'un complice pour découvrir les coupables. L'audace qu'ils ont apportée à l'accomplissement de leur odieux forfait, l'impunité dont ils ont joui depuis leur première tentative, il y a cinq ans, ne permettent pas de supposer que c'est ainsi que se fera la lumière.

Evidemment, il y aurait autre chose à faire. Il faudrait peut-être rechercher les mobiles des membres criminels... Est-ce que ces « visiteurs de la mort » ne pourraient pas être tout autre chose que des voleurs professionnels ? Est-ce qu'il n'y aurait pas des gens qui auraient intérêt à démolir le mystère de la mort de Lantelme ? Et la violation de sa sépulture n'aurait-elle pas pour but d'attirer l'attention publique en la révélant ?

Alfred Edwards passait pour être fort riche. Quant il mourut, on apprit avec stupeur que le mystère de la mort de Lantelme n'était pas un hasard. Or, cet héritage qu'on croyait important se réduisit à peu de chose. Alfred Edwards avait-il donc, avant de mourir, délaissé sa fortune ? C'est, il y a beaucoup de personnalités à Paris qui paraissent jouir d'une fortune considérable, qu'on croit vivre de leurs revenus, alors qu'ils mangent leur fond. Etait-ce le cas d'Alfred Edwards ? N'avait-on pas dit aussi que Lantelme s'était fait reconnaître une sorte de donation de 500.000 fr. ? Quand elle mourut, ses héritiers durent se contenter

Aux Ecoutes

Sur l'eau

Un gros homme rougeaud et casquette pousse une barrière gémissante ; la foule s'écarte du ponton sur le bateau-mouche. Une amarrée qu'on largue, un coup de sifflet, une plainte de la chaudière... et c'est le glissement, les douces sur le vieux fleuve accueillant aux Parisiens. Les habitués ont pris possession de la meilleure place, à la poupe ; et, bercés par la chaleur du soleil qui tempère un brin de vent, ils s'assouplissent : vieux retraités aux moustaches débonnaires, dont le canotier jaune citron ne se rappelle plus sa jeunesse ; vieille dame qui tient le volant sur le roquet que les tramways zoophobes ne veulent pas accueillir. Plus loin, quelques gosses très à poil ont entouré un brave poilu poussiéroux autant que sympathique, et des gens emmarchés s'imaginent respirer joyeusement, alors qu'on dépasse à peine le Pont-Royal. Réfugiés dans la cale, dont l'eau jaune des titres toujours mal nettoyés, des calicots imberbes — souriez, ô Murgier ! — tiennent, serrés contre eux, la petite médaille ; et le vieux monsieur au col étimé, au pardessus crasseux et vieillot (le même que l'on rencontre toujours en semaine à la Bibliothèque Nationale), feuillette avec passion quelque occulte botanin parcheminé.

Des petites Russes, échappées du P.C.N., révérent doucement, sur le pont, en regardant s'éblouir le palais du Louvre ; parfois leur bouche laisse échapper la musique des gutturales qui surprend nos oreilles d'occidentaux.

— Concorde !
Le gros homme à casquette qui, depuis la précédente station, distribuait de menus felons argentés, fait semblant de contrôler la sorte.

La corde grince, tandis qu'on la fixe au ponton tremblant. C'est un nouveau flot, un nouveau départ, une nouvelle distribution de felons argentés.

Des remorqueurs nous croisent, faisant chanter leur sirène.

Le pilote, fort vaive, scrute la rivière, comme s'il devait déceler l'hydropisie d'un torpille germanique, et sa bouche ne s'éloigne pas du porte-voix cuiré. Il est vraiment port sérieux, ce bonhomme. La pancarte a bien raison : Je ne lui parlerai pas.

Le 4 juillet prochain, l'Armada anglaise procédera à la mise en vente aux enchères publiques de plusieurs fameux yachts allemands retenus dans les eaux anglaises.

Tous appartenaient à des notabilités, et on dit que les yachts américains traverseront tout exprès l'Atlantique pour assister à cette vente ; la Germania au baron Krupp ; la Paula III, au prince de Hohenstein ; la Lascia II, au Yachting-Club de Kiel. Le Kaiser fit lui-même plusieurs croisières sur ces bateaux.

C'est ce soir qu'une heure nous sera escamotée. Les horloges ne donnent pas à l'heure, mais les minutes de la vingt-troisième heure.

Les horloges pneumatiques devraient régner les soixante minutes perdues en quatre étapes échelonnées, de minuit à quatre heures du matin.

Elles marqueront alors 5 heures. Mais les autres, vulgaires horloges marchant par leurs propres moyens, feront le changement instantanément à vingt-trois heures, pour marquer minuit.

Ne pleurons pas sur cette heure perdue. M. Painlevé a promis de nous la rendre le 1^{er} octobre, et, ce jour-là, il est permis d'espérer que les nouvelles de la guerre — ou de la paix — nous permettront de l'employer plus joyeusement.

« Je déclare que je n'ai pas soumis à la Censure le texte du Nouveau Journal. »
« Je refuse toute relation avec le bureau des relations avec la presse tant qu'il ne sera pas composé de censeurs intelligents. »
« Désormais, je ne publierai aucun article diplomatique ou militaire afin d'être bien certain de ne rien insérer qui puisse nuire à ma noble Patrie. »

« Quant à la censure politique, j'ai entendu M. le Président du Conseil affirmer à la tribune de la Chambre qu'elle n'existe plus. Si j'ai confiance en la parole de cette brillante personnalité politique, nul ne saurait m'en blâmer ! »
« Je veux pouvoir m'exprimer librement dans un journal ; je ne veux pas être contraint d'encenser les puissants, si ces puissants sont des coupables ou des incapables ; je veux dire sans crainte et sans

partir pris ce que je pense ; je ne veux pas m'incliner devant l'arbitraire, ni ravaler mon esprit aux médiocres besognes des courtisans. »

Ainsi s'exprime Mme Marie-Louise de Sainte-Suzanne, dans son journal. Et cela prouve que la directrice du Nouveau Journal n'a pas que de beaux yeux. Elle a aussi le caractère — assez même pour en passer, à l'occasion, à quelques confrères moins bien doués du sexe fort.

« Pour nos confrères mobilisés. — On sait qu'une Association amicale des journalistes mobilisés est en projet de création. Tous nos confrères actuellement incorporés sont priés d'envoyer leur adresse à M. Verzenè, rédacteur au Radical, 2, rue des Petits-Pères. Une réunion aura lieu prochainement où sera expliqué le but de l'Association. »

« Le Journal du Peuple qui, par décision de M. le ministre de la guerre, avait été suspendu pour quatre semaines, est reparti hier. »

« Parmi les feuilles nées depuis la guerre, nous citerons Le Populaire, avec des articles de J. Longuet, J.-L. Chastanet, O. Dugué, S. Valère, dans son dernier numéro, confirme l'impression donnée par le premier d'être un journal social vivant et intéressant. »

« La Ligue nationale des économistes, dont le siège est 36, rue Vanneau, et qui compte dans son Comité d'organisation plusieurs professeurs de l'Université de droit, lance un appel au public pour prêcher l'économie des ressources du pays. »

« Les cotisations sont fixées à 3 francs et 10 francs (un membre adhérent et membre actif). Membre fondateur, 50 francs une seule fois payés. »

« Les trains de la gare du Nord. — Le train pour Pontivy qui quitte Paris à 11 h. 30 (nouveau), suit dix minutes plus tard. »

« Les trains de grandes lignes quitteront tous la gare à 21 heures (heure nouvelle). »

« Au Métropolitain, dernière dépan, à minuit 30 de l'heure nouvelle et reprise demain matin à 5 h. 30. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

« LA MERIE D'ALBERT. — 1^{er} Il faut que votre fils fasse inscrire sur les listes spéciales dressées dans les corps pour le recrutement des officiers spécialistes. 2^e Voyez votre député, M. Jean Bon. Il pourra vous conseiller utilement. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Il faut que votre fils fasse inscrire sur les listes spéciales dressées dans les corps pour le recrutement des officiers spécialistes. 2^e Voyez votre député, M. Jean Bon. Il pourra vous conseiller utilement. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

LETTRE OUVERTE A M. MALVY, Ministre de l'Intérieur

Que faut-il faire pour la consommation parisienne ?

Monsieur le ministre,
A la suite de votre visite trop brève aux Halles Centrales de Paris, vous avez pris une mesure excellente en ordonnant la vente au détail à des prix de gros, des marchandises destinées à la resserre : volaille et poisson.

Cette mesure aurait dû dater des premiers jours de la guerre, afin que les ménagères, qui sont assez courageuses pour se lever plus tôt et assez intelligentes pour réaliser les économies, eussent pu trouver, sur le marché de la capitale, les mêmes conditions d'achat que les acheteurs de gros.

Mais, si efficace que soit cette mesure, elle ne comporte pas le maximum d'efficacité, parce qu'elle est trop localisée, en ne s'appliquant qu'à deux sortes de produits. Elle fait pas oublier que, dans toutes les cuisines parisiennes, les côtelettes ou le pot-au-feu, le navel, la carotte, le chou et le poireau, le beurre et le fromage, sont aussi nécessaires. On ne s'explique pas pourquoi les mandataires du pavillon des bouchers, ceux du pavillon de la volaille, ceux du pavillon des fromages, peuvent pratiquer l'opération de la « resserre », interdite, pour l'instant, à leurs autres collègues.

Il ne peut y avoir deux poids et deux mesures : les mandataires parisiens doivent être motivés au nom de l'égalité et de la justice.

Les pavillons de la volaille et du poisson sont, en effet, à l'heure actuelle, placés en face du dilemme suivant :
Ou bien, leurs mandataires vendront, avec détail, toutes les marchandises qu'ils auront reçues et, dans ce cas, il ne restera rien pour la vente décriée profitable aux consommateurs ; par cet acte, ils n'entreraient pas dans la conception qui fut la vôtre et s'exposeraient à la vindicte des foules qui les taxeront de mauvaise volonté. Des révoltes, de fait, seront en germe.

Ou bien, ces mandataires consigneront, par devers eux, une partie des denrées destinées au commerce de détail ; dans ce cas, ils pénétreront dans la conception qui fut la vôtre. Les consommateurs seront payés au détail, comme les marchands-détaillants ne comprendront pas qu'il y a là une situation absolument particulière, d'où découle nécessairement des mesures non moins particulières.

Evidemment, nous avons déjà déterminé quel ennemi est préférable pour ces mandataires : c'est entrer en lutte avec tout le monde ; avoir contre soi les détaillants, c'est entrer en lutte avec une toute petite fraction seulement de la population. Et, si l'on pense que cette petite fraction est précisément celle qui grève le plus le marchand au détail, on comprendra sans peine comment nous sommes parvenus à la solution que nous proposons.

Telle qu'elle est, votre mesure, M. le ministre, n'est donc pas pleinement opérante. Pour qu'elle le devienne, il faudrait vendre les denrées aux ménagères qui veulent s'approvisionner, en même temps et aux mêmes prix qu'au détail, les commerçants, effectuant leurs achats, ce serait reconnaître l'impossibilité du détail, et cela n'est pas possible. Il faut absolument trouver autre chose pour assurer son maximum d'efficacité à l'idée que vous avez eue et que vous avez fait mettre en application.

La question est de trouver quelque chose de nouveau, qui ne soit pas la répétition de ce qui a déjà été fait. Les cours établis par la commission en exécution de l'ordonnance de police du 10 novembre 1915, permettent, aux marchands-détaillants de réaliser des bénéfices assez appréciables (30 à 40 sur le cabillaud et le carreau, 45 à 100 sur le maquereau, 40 sur la raie, la perouze, le flet, etc.). Il vaudrait mieux augmenter le pourcentage de ces bénéfices et supprimer ce que les marchands appellent l'ardoise, c'est-à-dire la faculté qu'a le détaillant de revendre sa marchandise à des prix inférieurs à ceux qu'il a payés au détail, ce qui n'a jamais lieu.

Du harem de 2^e catégorie pour toujours être scoulé comme hareng de choix et à un prix surélevé. C'est ainsi que les pièces qui doivent être livrées à 0 fr. 15, le sont, ordinairement, à 0 fr. 25, et que celles à 0 fr. 25 le sont à 0 fr. 40. On peut dire que, dans ces conditions, la taxation ne sert absolument rien.

Je vous disais, M. le ministre — avec raison — que, pour votre mesure soit complète, il faut l'appliquer aux autres pavillons. Encore cela ne suffirait-il pas, car le commerce des Halles proprement dit, le marché officiel, en d'autres termes, est peu de chose. Ce qui empêche au commerce d'être complet, c'est le marché libre, c'est-à-dire celui des commissionnaires, dont les boutiques bordent toutes les rues avoisinantes des pavillons, est l'organisme qui joue le plus grand rôle dans l'alimentation parisienne. Si, sous les pavillons, il y a d'identiques réalisations au point de vue de la cherté des vivres, il y a de plus grandes encres à l'ombre des magasins. Qu'est la resserre des Halles, si ce n'est la partie de la resserre de la resserre en boutique, par exemple, qui, à eux seuls, — ils sont une douzaine, — vendent pour des centaines de millions de denrées ? Ce n'est pas « resserrent-ils » toujours ceux qui le vendront ? Jamais le marché officiel n'a atteint pareil chiffre d'affaires. En 1900, ces commissionnaires ne recevaient, en outre, que 30 p. 100 des œufs introduits dans la capitale ; mais, par conséquent, ils en reçoivent plus aujourd'hui.

Pourquoi oublierait-on, pareillement, les commissionnaires en fromages, ceux en fruits, comme la maison Decugis ? Le commerce officiel, auprès de leur trafic, fait bien piètre figure. Il y a également les vastes bazars d'alimentation, comme Potin et Damoy, pour lesquels, aujourd'hui, le marché parisien ne présente que peu de ressources et de sécurité au point de vue des fournitures. Ces entreprises diminuent, dans une très large proportion, l'approvisionnement des Halles, en effectuant des achats directs avec le producteur. Comme pour de mandataires et les boutiques de commissionnaires, elles assurent la viande, les légumes, les fruits, dans leurs centres d'achats à la campagne ; elles traitent au port, pour le poisson, à l'importation quel prix ; elles soustraient ainsi près de 7/10 de leurs denrées à la loi de l'offre et de la demande sur le marché.

Il conviendrait donc que ces 7/10 de marchandises, ainsi que les arrivages dont les magasins de commissionnaires et les postes de mandataires aux beurres et œufs, fromages, viande, sont l'objet, ne pussent être « resserrés » davantage que le poisson et la volaille.

La mesure des ventes journalières, obligatoires partout, étant dictée, il vous serait facile, Monsieur le ministre, de veiller à son exécution. Des inspecteurs de la préfecture de police n'auraient qu'à se présenter régulièrement dans les locaux, tantôt à l'entrée, tantôt à la sortie, pour vérifier les stocks. Il n'est rien de plus simple que la crainte ne soit le commencement de la sagesse, même pour ceux qui nourrissent certaines intentions frauduleuses. Quelques procès-verbaux motivés et quelques sanctions bien appliquées ne tarderaient pas à avoir, pour conséquence, la discipline nécessaire.

De cette façon, la mesure que vous avez prescrite ne risquerait pas de porter une atteinte grave au marché officiel des pavillons que vous avez visés, en dirigeant l'afflux des denrées de province vers ceux qui, en toute sécurité, peuvent attendre le lendemain pour la vente, plus rémunératrice, des denrées alimentaires qu'ils ont reçues.

Et si la province pouvait être mise à l'écart, il n'y aurait pas à redouter de voir les centres d'expéditions s'y multiplier, au détriment de la capitale, et qui resteraient le grand marché national et le grand marché des cours.

L'asservissement pour tous, ou bien la liberté pour tous !
Veuillez agréer, etc.,
Gilles NORMAND.

Variétés

Paris de guerre

Les quais sont mélancoliques

Ce n'est pas seulement que, dans le soir, la ténacité officielle vesse lourdement à leurs épaules de pierre, non, les vieux quais ont aguerri leur philosophie au contact de trop de volumineux volumes ou des penseurs de tous les siècles empiètrés leurs produits éponychiques, ils ont vu monter trop de bateaux le long de la Seine clapoteuse pour se froisser sérieusement de ces mesquineries administratives.

Si les quais sont tristes, ils ont d'autres raisons. Ils me l'ont dit : on les délaisse. C'est l'âme des livres vieillots, oubliés dans le cercueil des grandes caisses pour s'écrouler dans le sursis de leur parapet, qui leur infuse cette mélancolie.

Ils souffrent de leur propre souffrance à ces déshérités de l'imprimerie, car ils ne croient pas, ainsi qu'on le croirait, un cœur de roche.

Pauvres livres hétéroclites, lamentables que mille doigts maculeront sans profit, comme sans gloire.

Classiques surannés, romantiques déjà flétris, vieux exemplaires hétéroclites en exemplaires mutilés, couvertures boursouflées dont les rats ont fait déjà leurs délices, on vous dédaigne, on vous oublie.

J'ai recueilli une par une les doléances de vos marchands.

« Le petit vieux bien malpropre dont la barbe et les sourcils remontent certainement à Gutenberg, pleure longuement dans sa boîte vermoulue. »

« Rien ne va plus. Le commerce est mort. Les commissionnaires ne s'y connaissent pas. Le front est trop loin de Paris ; le cerveau aussi. »

« Ce qu'on vend ? Des bêtises. Des romans de quatre sous. Mais du sérieux, ah ! si vous croyez qu'on en veut du sérieux... »

Une dame qui sur un escabeau ravuade minutieusement de minables chaussettes ne semble guère plus optimiste.

« Si encore, me dit-elle en reniflant une forte prise sur le dos de sa main ridée, si encore on trouvait à se ressourcir. Mais nos fournisseurs, généralement des particuliers, deviennent de plus en plus rares. Ils sont restés pour le plaisir. Et ceux qui restent se méfient. Ils espèrent des jours avec des prix meilleurs. Ils ne consentent pas à lâcher leur proie. »

Oui, mon pauvre monsieur, ça va mal, on ne lit plus.

« Mais on écrit le double, remarquai-je. Tous les lecteurs se sont mis courvaux. »

Elle ne sourit pas. Sur la base de son pouce, entre deux veines saillantes, un autre petit tas noir de tabac en poudre attendait que le nez bourgeonnant l'aspiret.

« Et quand il se fut décidé :
« Tenez, me souffla la bonne femme, en humant sa prise avec volupté, y a des jours où je n'ai pas quatre sous pour me payer du tabac. »

La suivante, qui ne prisait pas, méprisait moins notre époque.

« Sens doute, m'avoua-t-elle, les affaires ont baissé, mais on vend tout de même, un peu de ça, un peu de ça. »

« Quel genre en particulier. »
« Oh ! l'actualité ! les illustrés récents ; tout ce qui concerne la guerre. Les romans d'aventure surtout. »

Elle flairait un client sérieux ?
« Vous en avez à vendre peut-être ?
Je la détonnai. Elle devint plus rogne. Mais l'instinct. »

« Les livres d'études, oui, s'passe, y a toujours les écoles, et des enfants à instruire, mais pour ce qui est d'amateurs, y a pas d'amateurs, on peut le dire. »

Disons-le.
La note dominante n'est pas de gaieté. Partout même plainte douloureuse dans ce petit monde instable.

La ville n'est pas dure pour eux. Ce qu'ils paient de location et d'impôts est insignifiant mais encore faut-il vivre.

Les journaux font aux livres une implacable concurrence. Même en y ajoutant le commerce des éditions neuves dont l'aspect clair et propre surpasse dans ce fatras, quelques estampes ou gravures, des livres aussi, le résultat reste maigre et n'engraisse pas son vendeur.

Et voilà pourquoi les quais sont tristes et mélancoliques.

André CHEVALIER.

Po-à restant

« Pour nos confrères mobilisés. — On sait qu'une Association amicale des journalistes mobilisés est en projet de création. Tous nos confrères actuellement incorporés sont priés d'envoyer leur adresse à M. Verzenè, rédacteur au Radical, 2, rue des Petits-Pères. Une réunion aura lieu prochainement où sera expliqué le but de l'Association. »

« Le Journal du Peuple qui, par décision de M. le ministre de la guerre, avait été suspendu pour quatre semaines, est reparti hier. »

« Parmi les feuilles nées depuis la guerre, nous citerons Le Populaire, avec des articles de J. Longuet, J.-L. Chastanet, O. Dugué, S. Valère, dans son dernier numéro, confirme l'impression donnée par le premier d'être un journal social vivant et intéressant. »

« La Ligue nationale des économistes, dont le siège est 36, rue Vanneau, et qui compte dans son Comité d'organisation plusieurs professeurs de l'Université de droit, lance un appel au public pour prêcher l'économie des ressources du pays. »

« Les cotisations sont fixées à 3 francs et 10 francs (un membre adhérent et membre actif). Membre fondateur, 50 francs une seule fois payés. »

« Les trains de la gare du Nord. — Le train pour Pontivy qui quitte Paris à 11 h. 30 (nouveau), suit dix minutes plus tard. »

« Les trains de grandes lignes quitteront tous la gare à 21 heures (heure nouvelle). »

« Au Métropolitain, dernière dépan, à minuit 30 de l'heure nouvelle et reprise demain matin à 5 h. 30. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

« LA MERIE D'ALBERT. — 1^{er} Il faut que votre fils fasse inscrire sur les listes spéciales dressées dans les corps pour le recrutement des officiers spécialistes. 2^e Voyez votre député, M. Jean Bon. Il pourra vous conseiller utilement. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

LETTRE OUVERTE A M. MALVY, Ministre de l'Intérieur

Que faut-il faire pour la consommation parisienne ?

Monsieur le ministre,
A la suite de votre visite trop brève aux Halles Centrales de Paris, vous avez pris une mesure excellente en ordonnant la vente au détail à des prix de gros, des marchandises destinées à la resserre : volaille et poisson.

Variétés

Paris de guerre

Les quais sont mélancoliques

Ce n'est pas seulement que, dans le soir, la ténacité officielle vesse lourdement à leurs épaules de pierre, non, les vieux quais ont aguerri leur philosophie au contact de trop de volumineux volumes ou des penseurs de tous les siècles empiètrés leurs produits éponychiques, ils ont vu monter trop de bateaux le long de la Seine clapoteuse pour se froisser sérieusement de ces mesquineries administratives.

Les Planches

ECHOS

Dans notre numéro du 2 juin, nous reproduisons un entretien paru dans le journal La Suisse, et qui disait, en substance, que Mayot était allé chanter à Leyvin pour une œuvre de bienfaisance, avait exigé que les organisations lui fournissent un auto pour rentrer à Lausanne, et que ce moyen luxueux de transport avait nécessité la vente de 25 fauteuils à dix francs.

Nous faisons suivre cette information du commentaire ci-dessous :

« Nous nous étonnons de cette façon d'appréhender la part du grand chandelier d'opéra. Nous savons tout le bien qu'il a fait, tous les sacrifices pécuniaires qu'il a consentis depuis la guerre, et, avant que de l'attarder et d'accorder créance à notre confrère helvétique, nous préférons connaître la version de Mayot lui-même. »

La réponse ne s'est point fait attendre. Elle est conçue dans les termes que nous espérons.

En même temps qu'il proteste contre « cette petite infamie qui doit émaner d'un artiste honnête et d'un bon citoyen », Mayot nous communique une lettre que lui a adressée le président de l'Association française de Leyvin :

« Soit malice, et je me demande comment ce journal, d'habitude bienveillant aux artistes, a pu insérer sans autre renseignement et sans se commander si sa bonne foi n'avait pas été surprise. »

« Je tiens donc à vous confirmer que, ainsi que vous l'avez écrit, le bénéfice que vous a valu, tous frais payés, votre belle malinade, est destiné par notre œuvre à faire venir à Leyvin, pour voir les leurs, des parents de soldats fortunés. Grâce à vous, sept ou huit frères, mères ou épouses vont pouvoir embrasser les leurs. Et je le leur dirai à chacun. »

« Je suis heureux que cet incident ne permette de vous renouveler notre gratitude à tous, militaires et organisateurs, pour l'impressionnement avec lequel vous avez répondu à notre appel, et pour le grand plaisir que nous avons eu de vous entendre et à vous faire fête. »

« Veuillez agréer, mon cher Monsieur Mayot, l'expression de mes sentiments dévoués. »
Signé : M. GESTIN, Président.

Nous insérons cette lettre d'autant plus volontiers, qu'elle nous confirme dans l'opinion que nous avons depuis longtemps. Mayot a fait beaucoup de bien pendant la guerre. Nous sommes heureux de le constater une fois de plus.

« M. SAUVIGNAN. — 1^{er} Les civils n'ont pas droit de porter les armes. 2^e Une seule brisque. Pour dix-huit mois, le chiffre eût été porté à deux. 3^e Non. »

NOUVEL-AMBIGU

Quatre dernières de La Femme X, avec Mme Jane Hading, jeudi, samedi, dimanche, matinée et soirée.

RENAISSANCE — 8 h. 10. L'Hôtel du Libre-Echange.

PALAIS-ROYAL — 8 h. 30. Le Veilleur de Nuit BOUFFES-PARISIENS — 8 h. 30. Le Château de la Mer Lente. — Le Boul du Nez. — Non souper, bon gîte et l'Annuaire.

Courrier des spectacles

PORT-SAINTE-MARTIN. — M. Jean Kemm, de si puissante allure en colonel Fall, Mme Vera Sergine si superbement tragique en Monique Felt, forment un incomparable art dramatique et assurent le succès de la pièce de M. G. de Caumont, la pièce admirable de M. Henri Kistemann.

NOUVEL-AMBIGU. — La Femme X... ne sera plus jouée au Nouveau-Ambigu que jusqu'au dimanche 18, matinée et soirée. C'est une reprise du Chénou, l'œuvre de Jean Richepin, qui formera le nouveau spectacle de ce théâtre. Les deux spectacles ont tenu à donner une interprétation hors ligne à cette pièce si dévot et si populaire, Mlle Marguerite Moreno, Mlle Yvonne Charis, Mlle de la Roche, les protagonistes. La première représentation du chef-d'œuvre de Jean Richepin aura lieu mardi 20 juin.

VALENTIN. — Demain jeudi, à 2 h. 30, matinée La Belle de New-York, avec Jane Marica, Soirée à 8 h. 30.

RENAISSANCE. — Demain jeudi, à 2 h. 30, matinée avec l'Hôtel du Libre-Echange (Marcel Simon, Germaine Charley). Soirée à 8 h. 10 précises.

CONCERT MAYOL. — La grande revue C'est ou 12 actes, 20 tableaux. Au 12^e tableau : Les beaux matras, 50 tableaux, 50 jolies femmes, première mondiale de Mlle Yvonne Charis, Mlle de la Roche, Mlle de la Roche, Mlle de la Roche.

CONCERTS ROUGE. — Le Tournoi. Jeudi 15, vendredi 16, samedi 17, dimanche 18. Ce concert sera donné par Mlle Alice Franquin, Quintilla, Mozart, Puccini, Liszt, 2.50, 3 francs.

JARDIN DU LUXEMBOURG. — Concerts du Jardin du Luxembourg et l'Orchestre des Concerts Rouges. Jeudi 15, vendredi 16, samedi 17, dimanche 18. Ce concert sera donné par Mlle Alice Franquin, Quintilla, Mozart, Puccini, Liszt, 2.50, 3 francs.

CE SOIR

COMEDIE-FRANÇAISE. — 8 h. La Marche Nuptiale. OBERON 8 h. Tricouche et Cacolet. OPERA-COMIQUE. — 8 h. 15. La Traviata. GAITE. — 8 h. 30. Les chaussonniers et la revue. LA CHAUMIERE. — 8 h. 30. Les chaussonniers. MIDY. — 8 h. 30. Les chaussonniers. CHEZ SENGU. — 25, rue Fontaine. — 8 h. 30. Concert avec les meilleurs artistes. FAUTEUILS, 0 fr. 50.

Théâtres

COMEDIE-FRANÇAISE. — 8 h. La Marche Nuptiale. OBERON 8 h. Tricouche et Cacolet. OPERA-COMIQUE. — 8 h. 15. La Traviata. GAITE. — 8 h. 30. Les chaussonniers et la revue. LA CHAUMIERE. — 8 h. 30. Les chaussonniers. MIDY. — 8 h. 30. Les chaussonniers. CHEZ SENGU. — 25, rue Fontaine. — 8 h. 30. Concert avec les meilleurs artistes. FAUTEUILS, 0 fr. 50.

Cinéma

CINEMA DES NOUVEAUTES. Aubert-Palace, 21, boulevard des Halles. — Tous les jours divers programmes. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

LES REUNIONS

Groupes de femmes socialistes. — A 20 h. 30, 40, rue de Bretagne ; commission d'éducation ; étude de la question de la Pologne, avec le concours de M. Stanislas Fozzari.

Associations

Association Française de Leyvin. — 8, Avenue d'Orchey, 8. Lausanne, le 30 mai 1916. Mon cher Monsieur Mayot, C'est à Lausanne, où je suis en ce moment, qu'on m'a signalé votre belle lettre adressée au journal La Suisse, le 20 mai. Bien que votre protestation ait été tardive, nous ne pouvons que vous en remercier, et nous sommes heureux de vous avoir adressé à ce journal.

Associations